

Contradictions au sommet

●●● **Jerry Ryan**, Chelsea (Etats-Unis)

Le pontificat de Jean Paul II nous a habitués aux messages contradictoires, notamment dans le dialogue œcuménique et interreligieux. Paradoxes troublants, mais moindres que celui qui fonde l'Eglise, humaine et sainte, et qui lui donne son autorité. C'est dans les moments où l'Eglise témoigne clairement de ses faiblesses, tout en affirmant son inspiration par l'Esprit saint, qu'elle se fait le mieux entendre. Elle devrait s'en souvenir plus souvent.

Un des évêques les plus influents et les plus respectés de l'Eglise patriarcale d'Antioche, le métropolite Georges Khodr, évêque du Mont Liban, a été interviewé sur l'évolution du dialogue entre catholiques et orthodoxes ; il a répondu avec sa franchise habituelle : « Tout dépend avec quelle Eglise catholique on discute. » Il a avoué sa frustration face aux continuels messages contradictoires envoyés par Rome. Tous parlent « avec autorité », mais de fait ils s'excluent les uns les autres.

Et de citer comme exemple l'appel de Jean Paul II qui, dans son encyclique *Ut unum sint*, demande que soit faite une nouvelle évaluation de l'exercice de la primauté de Pierre et qui invite les leaders des autres Eglises et communautés chrétiennes à l'aider dans cette tâche. L'encyclique a été suivie par une consultation organisée à Rome, dont les résultats n'ont pas été publiés, et par une intervention du cardinal Ratzinger qui a déclaré que les décisions de Vatican I étaient définitives et donc non sujettes à révision.

Et encore, le 30 juin 2000, la Congrégation pour la doctrine de la foi a publié une mise en garde à propos de l'expression « Eglises-sœurs » qui, selon elle, peut prêter à confusion et compromettre la supériorité de l'Eglise catholique. Pourtant le 7 mars de cette même année, Jean Paul II a écrit dans une *Lettre apostolique aux évêques et aux fidèles de l'Eglise catholique de rite*

byzantin de Roumanie : « ... L'esprit de dialogue requiert que votre Eglise découvre toujours davantage, dans l'action de grâce, le visage de Jésus-Christ que l'Esprit saint montre dans l'Eglise-sœur orthodoxe. » « Qui donc, demande Mgr Khodr, parle au nom de l'Eglise ? »

Quel dialogue ?

Ces messages contradictoires qui sèment le trouble sont trop nombreux. La lente reconstruction du dialogue judéo-chrétien, qui a atteint son point culminant avec la visite du pape en Terre sainte, a été aussitôt compromise par la béatification inutile et provocante de Pie IX et le ton triomphaliste du document *Dominus Jesus*. La conséquence en a été le refus des responsables religieux du judaïsme de participer, au Vatican, à la célébration commémorant le début de ce dialogue dans le contexte du millénaire. « Dialogue signifie dialoguer », a affirmé Tullia Zevi, la présidente des relations interreligieuses de l'European Jewish Congress. « Ou l'on se parle l'un à l'autre ou l'on ne se parle pas. Il est difficile de le faire si vous prétendez qu'il y a une religion qui domine les autres qui sont, elles, de catégorie inférieure. »

Quant au dialogue anglican-catholique, il a produit récemment un remarquable document commun sur le concept d'autorité dans l'Eglise, mais il a

été suivi par une déclaration de la Congrégation pour la doctrine de la foi réaffirmant que la question de la validité des ordinations anglicanes n'était plus sujette à discussion.¹

Ou encore, la Commission luthérienne-catholique avait rédigé un document commun sur la doctrine de la justification, et voilà qu'on nous affirme que le luthéranisme ne constitue pas réellement une « Eglise ».

Alors, si j'étais juif, anglican ou luthérien, je pourrais dire à bon droit que j'ai l'impression que les catholiques disent une chose par-devant et son contraire par-devers... Etrange manière de dialoguer !

Comment expliquer cette double attitude ? Dans ma paroisse de Chelsea, un prêtre, manifestement embarrassé, a informé les assistants à la messe que le document *Dominus Jesus* était à usage purement interne, qu'il fallait le lire comme tel, comme s'il n'était pas destiné aux non-catholiques ! Voilà bien une des caractéristiques du pontificat de Jean Paul II : donner à l'extérieur une image d'ouverture, alors qu'à l'intérieur on serre la vis ! Est-ce compatible ?

Humaine et sainte

Le christianisme est une religion faite de paradoxes qu'on oppose les uns aux autres pour approcher la foi. La liturgie pénitentielle papale du premier dimanche de Carême de l'an 2000 a montré une Eglise humble et repentante, qui demande pardon au Christ et au monde pour ses infidélités et ses contradictions, pour la dureté de son cœur et ses grossières erreurs historiques. De son côté,

le document *Dominus Jesus* proclame une Eglise en possession de la plénitude de la vérité révélée, fidèle à son Fondateur, lumière du monde, bref, la norme à laquelle toutes les autres Eglises doivent être confrontées.

La contradiction n'est qu'apparente. L'Eglise a reçu la totalité de la vérité révélée et la promesse que le Saint-Esprit l'assiste dans son interprétation. Mais cette fidélité infaillible n'implique pas « l'impeccabilité » ; elle n'exclut pas les erreurs historiques (sans que pour autant les fragilités institutionnelles ne limitent l'action de l'Esprit saint). Ce qui est proclamé dans l'acte pénitentiel du pape et dans *Dominus Jesus* représentent deux aspects de l'Eglise : d'une part, l'élément humain, fragile, inconsistant, de l'autre, l'élément pur et saint, fruit de la présence de l'Esprit saint. Nier l'un des deux aspects serait une trahison, affirmer l'un sans mentionner l'autre serait une distorsion.

Il se peut que *Dominus Jesus* soit le fruit d'une théologie solide et qu'il constitue une mise en garde contre le relativisme et le réductionnisme, mais l'image qu'il donne de l'Eglise est celle d'une Eglise militante et triomphante, sûre d'elle-même et juge des autres. Face à la déception et même à la colère que ce document a généralement provoquées, Jean Paul II semble avoir fait marche arrière. Il a affirmé que la primauté de l'Eglise romaine est un don qui doit être reçu avec gratitude, qu'il ne doit pas être source d'orgueil, que le document n'avait aucune intention de sous-estimer l'importance des autres Eglises, qu'il voulait créer les bases sur lesquelles doit se fonder un dialogue authentique.

Si les premier et troisième points peuvent être acceptés, il est difficile de ne pas voir une réserve dans le fait de dire que les autres religions sont « dans une

¹ • Il s'agit de la discussion théologique sur la validité des ordinations anglicanes, que rejette l'Eglise catholique.

situation déficiente par rapport au salut ». D'autre part, il est compréhensible qu'il y ait dans l'Eglise diverses sensibilités face au mystère et que chacune doive trouver son expression. Le dialogue entre les Eglises suppose l'écoute de l'opinion des autres, dont on a toujours à apprendre quelque chose, ce qui prouve qu'elles sont valides et souvent même complémentaires. Enfin, il ne faut pas se laisser abuser par les motifs politiques, les préjugés, les ambitions qui se cachent parfois sous une couverture religieuse en prétendant parler au nom de la Vérité.

Une question d'attitude

Le problème est plus profond. Il existe une différence fondamentale entre l'Eglise animée par l'Esprit saint, qui parle au nom du Christ, et celle qui parle en tant qu'institution, pour défendre ses propres intérêts. Les bonnes volontés, qui cherchent la vérité, saisissent instinctivement cette différence. Il ne s'agit pas d'une « distinction adéquate », comme diraient les scolastiques. L'Eglise institution doit aussi se défendre, et lorsqu'elle le fait, elle est assistée par le Saint-Esprit qui agit à travers les fragilités institutionnelles. Et pourtant, il existe une vraie différence... L'autorité du Christ tient sa force de persuasion de son humilité, de son respect, de sa vulnérabilité et de sa clarté, de sa simplicité et de son esprit de service. Il s'agit d'un pouvoir qui n'est pas de ce monde, qui tire sa vigueur de la faiblesse et de la compassion et qui prend sa source dans un Dieu crucifié. Lorsque cet aspect prédomine, la parole de l'Eglise est authentique ; l'Esprit parle alors avec une éloquence irrésistible pour qui veut bien l'écouter. Mais lorsqu'elle affirme son autorité

avec arrogance, exigeant une soumission totale, le ton de sa voix n'est pas différent de celui des princes de ce monde, et ce qui est proclamé sera reçu et jugé de la même manière.

Ce qui est affirmé avec suffisance peut être parfaitement vrai, mais une vérité imposée n'est pas dans l'esprit du Christ, qui ne fait jamais violence. Jésus frappe à la porte, mais ne la force pas (Ap 3,20). C'est le ton et la manière dont les choses sont dites et faites qui leur donnent portée et crédibilité. Il suffit de constater l'impact de certaines attitudes de Jean Paul II. Le spectacle du vieux pontife marchant avec difficulté pour déposer son billet de demande de pardon dans le mur des Lamentations a touché le cœur du peuple juif. D'autres gestes du pape ont produit des résultats identiques, comme l'encyclique *Ut unum sint* où le pape, qui se présente comme simple évêque de Rome, dépouillé de ses titres impériaux et reconnaissant explicitement les erreurs de sa propre Eglise, supplie qu'on parvienne à l'unité par le dialogue et le respect mutuel.

Lorsque les initiatives se heurtent à des refus ou suscitent de la méfiance, le simple fait de manifester le désir d'aller de l'avant avec patience est conforme à l'esprit et à la vérité de l'Evangile. Il y a, naturellement, des vérités que le monde n'a aucune envie d'entendre parce qu'elles contredisent ses valeurs. L'Eglise a le devoir solennel de les dénoncer, quelle que soit « l'opinion populaire » à leur sujet. Il s'agit d'attitudes et de courants culturels destructeurs et aliénants, de tromperies et de mensonges qui doivent être démasqués.

Mais condamner le mal est une chose, condamner ceux qui le font en est une autre. Bien des personnes se trouvent dans des situations ambiguës, sans alternative entre le bien et le mal, accu-

lées à choisir entre deux maux, à la lumière de l'enseignement de l'Eglise. Le Christ ne tue jamais l'espoir, ni ne décourage le pécheur qui demande miséricorde et désire faire toujours partie de la communion des saints. Face aux difficultés auxquelles se heurtent les personnes dans leur marche vers la perfection, l'Eglise doit manifester compassion, sympathie et compréhension, tout en sauvegardant la dignité transcendante de la vocation chrétienne.

Cet équilibre ne se retrouve pas toujours au niveau du magistère. On a parfois l'impression de se trouver en présence d'une élite cléricale, impeccable, contente d'elle-même, édictant des lois implacables qui engendrent la peur et le découragement. Tout pourrait changer si l'esprit qui a inspiré l'acte pénitentiel de Jean Paul II imprégnait en permanence l'attitude de l'Eglise, pour qu'elle se considère comme une communauté de pécheurs portant les fardeaux des uns et des autres ! Cette vérité lumineuse, qui a de temps en temps éclairé le pontificat de Jean Paul II, permettrait un nouveau départ, plus radical ! Mais après une apparente éclaircie, les choses semblent être retournées à ce qu'elles étaient autrefois. Reste une impression de peur, comme si celui dont le premier message était « N'ayez pas peur » craignait de perdre le pouvoir.

Tout ceci serait incomplet si on ne tenait pas compte des facteurs humains. Il n'est pas nécessaire d'être un vaticaniste de métier et de connaître les arcanes de la curie romaine pour entendre des « bruits de couloir » pas très édifiants où il est question d'ambitions, de pressions politiques, financières ou autres. Le milieu fermé de la bureaucratie vaticane, avec sa mentalité propre, ses pouvoirs disproportionnés, sa collusion avec certains milieux, entre aussi en jeu.

Une conception de l'Eglise excessivement centrée sur les palais du Vatican, sans égard pour les Eglises locales, pour leur sensibilité et leurs problèmes, joue également un rôle.

Certains mettent les contradictions dont nous avons parlé sur le compte de la curie, qui profiterait de la situation créée par la présence d'un pape vieux et diminué. Il y a peut-être du vrai en cela. Mais nombre de ces défaillances sont inhérentes à toute entreprise humaine. Elles ne devraient pourtant jamais être acceptées, ni même tolérées, encore moins canonisées lorsqu'il s'agit du Royaume de Dieu.

Espérance

Malgré la morosité et la déception qui règnent actuellement, on peut rester optimiste. L'acte pénitentiel de Jean Paul II, sommet d'un long parcours de repentir, et l'encyclique *Ut unum sint* ont introduit une nouvelle dimension dans la conception que l'Eglise a d'elle-même et de ses relations avec le monde. Il faudra du temps pour que tout cela soit assimilé. La mentalité de « forteresse » et les images triomphalistes ne peuvent disparaître en un clin d'œil, sans tensions.

Si l'Eglise reste fidèle aux grâces reçues, la semence croîtra nécessairement et portera des fruits ; l'Esprit la transformera en une Eglise possédée par la vérité du Christ, à son image, puissante dans sa pauvreté, possédant la terre par sa douceur, grandie par son humilité, se réjouissant dans les persécutions. Notre foi ne peut nous permettre d'espérer moins que cela.

J. R.